Le pavé de l'ours

Jeanyves Guérin

▶ **To cite this version:**

Jeanyves Guérin. Le pavé de l'ours. Les Temps Modernes, 2012, 668 (2012/2), pp.113-124. hal-01439873

HAL Id: hal-01439873
https://hal.science/hal-01439873

Submitted on 18 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PAVÉ DE L'OURS

Michel Onfray, né en1959, a consacré son soixantième opus à Camus. Qu'il ait de la sympathie pour lui n'est pas une surprise. Il lui a déjà rendu hommage dans des livres précédents, dans des articles et dans des émissions. Son ouvrage a fait la une des magazines. Du *Point* au *Nouvel Observateur*, les dithyrambes ont plu. Il est allé de studio en studio. À la fin des années 1970, Gilles Deleuze s'était attaqué aux Nouveaux philosophes. Onfray est devenu intouchable. Personne n'ose dire que le roi des médias est nu.

Son pavé est touffu, désordonné[1], alourdi par d'innombrables redites et digressions qui sont souvent de simples fiches[2]. Passons sur quelques erreurs et bourdes. Villeblevin où Camus a trouvé la mort devient Villeblin, ses *Carnets* un journal et le C.N.E. le Comité national de l'édition. Camus aurait été rédacteur en chef d'*Alger républicain*. Sa famille aurait été en Algérie depuis 1830. Il y a six mois que de Gaulle a quitté le pouvoir quand il est censé décerner à Camus la rosette de la Résistance. Les cent cinquante articles de *Combat* seraient réunis dans *Actuelles*. Jean Vilar est confondu avec Antoine Vitez. « Un quart de siècle de silence » aurait suivi, pardon « accompagné » la mort de Camus. La Hongrie aurait été communiste depuis 1919. Et ainsi de suite. On se demande parfois si l'éditeur a fait lire le manuscrit avant de l'envoyer à l'impression.

L'auteur a une verve de bateleur, un sens indéniable de la formule qui éclate dans ses sous-titres. Son style assertorique procède par antithèses. Cela donne : « Camus, la ligne claire, contre Sartre, le trait obscur » ; « Tipasa contre Iéna, la plage contre l'université allemande, l'hédonisme des corps contre l'hégélianisme des âmes ». Prague remplace plus loin Iena. « Socialisme apollinien et socialisme dionysien, socialisme européen et socialisme méditerranéen, socialisme de Paris et socialisme de Tipasa, socialisme de l'idéal ascétique et socialisme hédoniste, socialisme césarien et socialisme libertaire, socialisme nocturne et socialisme solaire, socialisme transcendantal et socialisme empirique » etc. La litanie pourrait continuer longtemps. Les mots d'auteur, les formules définitives claquent : « Le nihilisme européen trouve sa solution dans le dionysisme algérien ». « Une gauche non marxiste semble en France aussi extravagante qu'une psychanalyse non freudienne ». « La participation de Camus à la Résistance prouve par les faits que la théorie hégélienne est fausse et dangereuse ». Le ressassement péremptoire d'idées courtes[3] ne fait pas une pensée profonde. À quoi Onfray sans doute répondra qu'il n'a pas écrit une thèse. Dont acte.

À la « philosophie existentielle » distinguée de la « philosophie existentialiste », Onfray ne cesse d'opposer la « philosophie institutionnelle » comme au « philosophe artiste » le « philosophe universitaire » ou encore à la « philosophie apollinienne » la « philosophie dionysienne », laquelle, au fil des pages, devient une « phénoménologie dionysienne », une « gauche

[1] Un exemple : le chapitre intitulé « Célébration de l'anarcho-syndicalisme » contient des développements sur David Rousset qui fut trotskyste puis gaulliste, mais jamais anarchiste, les lectures de Poulou, l'étude par Camus des poètes du crime.

[2] En quelques pages, on a une fiche sur l'instrumentalisation de Nietzsche par le Troisième Reich et une autre sur Pyrrhon.

[3] On lit à la même page ces deux affirmations : « La misère en Kabylie est un effet de la France métropolitaine, donc de l'Europe judéo-chrétienne » ; « Dans les années 1930, en Kabylie, le philosophe joue le *Discours de la servitude volontaire* contre *Le Prince* de Machiavel ».

dionysienne » et même un « socialisme dionysien ». Péremptoire et véhément, il a une conception sectaire et dogmatique parce que guerrière et manichéenne de la vie intellectuelle. Deux camps se font face. Le polémiste distribue les labels infamants comme jadis un pion des claques. Jean Grenier, François Mauriac, Maurice Merleau-Ponty en font les frais. Il ne cesse de vitupérer les pédants, les normaliens, les agrégés, les universitaires, les philosophes professionnels, les professeurs de philosophie[4], phobie populiste qu'il partage avec la droite dure. Il s'acharne surtout contre Jean-Paul Sartre, normalien et mauvais maître.

Le philosophe bling bling lui impute toutes les erreurs de l'époque et oublie le poids médiatique, intellectuel et politique du Parti communiste, sa capacité d'influence et d'intimidation. Il met sur le même plan des œuvres achevées et ses entretiens tardifs avec John Gerassi dont le texte n'est pas sûr. Il croit bon de l'associer au sinistre Rebatet, alors que Jacques Lecarme, textes à l'appui, le comparait à Drieu la Rochelle, autre auteur de la NRF[5]. Un peu plus loin, il écrit froidement : « Dès qu'il parle sous un portrait de Marx ou de Lénine, Sartre est, au XXe siècle, l'autre nom de Déroulède ». Il connaît l'un aussi mal que l'autre. Il écrit encore : « Le couple Stepan Fedorov / Ivan Kaliayev au théâtre se nomme Jean-Paul Sartre / Albert Camus à la ville ». Affirmation fausse. *Les Justes* date de 1948. La paronomase rapproche Stepan, personnage inventé, de Staline et à l'époque, Camus vise clairement les communistes, certainement pas Sartre. L'on pourrait à nouveau multiplier les exemples. Qui veut noyer son chien… N'aurait-il écrit que *L'Enfance d'un chef, Huis clos* et *Les Mots*, Sartre serait un écrivain de premier plan. Il faut une rare mauvaise foi pour nier qu'il est un philosophe aussi bien dans ses écrits académiques des années 1930 que dans *L'Être et le néant* ou *L'Idiot de la famille*. Comme si Proust n'était pas venu après Sainte-Beuve, des anecdotes cueillies puisées dans le livre controversé de Gilbert Joseph - appelé Joseph Gilbert - tiennent lieu d'arguments. « Salir permet de ne pas lire », écrit Onfray.

Peut-on sérieusement écrire : « Aujourd'hui Sartre a deux ou trois commentateurs, mais Camus quantité de lecteurs bien au-delà de la classe de philosophie » ? Les études sartriennes existent. Elles sont prospères. Les ouvrages de Geneviève Idt, Jacques Lecarme, François Noudelmann, Jean-François Louette, Gilles Philippe, aujourd'hui Alexis Chabot sont aisément accessibles. Les commentateurs de Sartre et de Camus, loin de s'insulter, mènent un dialogue apaisé et fécond. Les œuvres de l'un et de l'autre figurent dans les mêmes programmes. À la Sorbonne nouvelle, cette année, les étudiants de licence étudient ensemble *Les Mouches* et *Lettres à un ami allemand*. L'époque et la logique du champ intellectuel avaient transformé les désaccords en antagonisme. La guerre froide est depuis longtemps terminée. En 1964, Jean Daniel, ami de Camus, demandait à Sartre de patronner les débuts du *Nouvel Observateur*.

Onfray entend briser ou, c'est plus chic, « déconstruire » une légende, des légendes. Il n'est pas le premier, il ne sera pas le dernier. Si presque tout le monde aujourd'hui est - ou se dit - camusien, il restera toujours quelque détracteur hargneux prêt à sortir du bois. L'ennui est qu'il n'y a pas, si les mots ont encore un sens, de légende, de légende noire en l'occurrence. Aucun historien des intellectuels – que l'on pense à Michel Winock, Tony Judt ou encore Jean-François Sirinelli, auteurs qu'Onfray manifestement n'a pas lus - ce sont eux aussi des universitaires - n'a reconduit le récit partial et sectaire de Simone de Beauvoir. *La Force des choses* est un écrit autobiographique, non un livre d'histoire.

[4] « Le professeur vit de la philosophie ; le philosophe la vit », « la corporation philosophante » etc…

[5] Jacques Lecarme, *Drieu la Rochelle ou le bal des maudits*, PUF, 2001, p. 271-300.

La politique a beaucoup pesé sur l'appréciation des auteurs. Vu les siens, Onfray n'est assurément pas l'homme le mieux placé pour fustiger les errements de Sartre. Cela fait des lustres que, l'événement ayant tranché, les dissidents ayant bouleversé la donne, la tribu instruite a donné raison à Camus sur la question du totalitarisme, donc de la démocratie. Il y a seulement quarante ans qu'a paru, préfacé par Raymond Aron, le livre d'Éric Werner[6]. Notre auteur ne prend donc aucun risque. La cause est entendue. Mais sur l'Algérie, Onfray ne prend aucune distance avec les analyses de Camus. Il est significatif que, si celui-ci se rend le 22 janvier 1956 à Alger pour y plaider l'idée d'une trêve civile, cinq jours plus tard se tient à Paris un meeting du Comité des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord. Sartre s'y prononce pour l'indépendance de l'Algérie et préconise la lutte aux côtés du peuple algérien. *Les Temps modernes* catalysent un mouvement qui trouve une audience dans les milieux intellectuels et estudiantins. La guerre parachève l'isolement de Camus. *L'Express* lui a fourni une tribune. Il l'a abandonnée au bout de quelques mois après avoir préconisé un compromis en Algérie et pris position pour Mendès France. Contrairement à certains de ses amis, Albert Memmi et Jean Daniel, il a mal apprécié la dimension nationale de la revendication. Homme de gauche, il n'a vu que des problèmes économiques et sociaux. Ce ne sont pas les Sartriens qui l'ostracisent, c'est l'opinion qui ne le suit pas. *Actuelles III* ne suscite aucune controverse, le recueil tombe à plat. *Le Premier Homme* dit souvent autre chose. La cohabitation dans l'Algérie plurielle s'y révèle conflictuelle. L'on peut certes estimer que Camus a bien vu la nature et le projet du FLN, un projet qu'Onfray juge … maurrassien, et que les hésitations, le désarroi de l'humaniste le rendent proche aujourd'hui. Reste que l'Histoire lui a donné tort : l'Algérie devait devenir un État-nation. Elle l'est devenue.

Un tel ouvrage exigeait une solide contextualisation historique. Onfray n'en a pas eu le temps ni surtout la volonté. Parce qu'il méprise les travaux des historiens, il ne s'est pas donné les moyens de son entreprise. Chaque œuvre, pour lui, est un bloc homogène auquel il oppose un autre qui l'est tout autant. Et Sartre et Camus ont changé au fil des années. Leurs fictions, leurs essais et leurs écrits civiques se situent dans des débats d'époque auxquels prennent aussi part Malraux, Mauriac, Mounier, Aron et d'autres. Les années trente ne sont pas les années cinquante. Le champ intellectuel et l'horizon d'attente se transforment. L'air du temps est pro-soviétique au lendemain de la Libération. Le marxisme devient la *koïné* de l'époque. L'éditorialiste de *Combat* énonce la *doxa* de 1944-1945. Le penseur abandonne sa tribune, donc sacrifie une bonne part de son influence en 1947. Alors que la guerre froide bat son plein, le citoyen, à la différence de Sartre et de Mauriac, raréfie ses interventions civiques. Il s'impose le silence. Il donne la priorité au livre, en l'occurrence à *L'Homme révolté*.

Que Camus ait été, après 1951, un souffre-douleur de la gauche marxiste, du parti communiste (Roger Garaudy, Victor Leduc, Pierre Hervé) et des sartriens, est un fait acquis. Malraux et Mauriac le furent aussi. La réception de *L'Homme révolté* par les philosophes et par ceux qu'Onfray accable de son mépris, les journalistes[7], fut loin d'être ce qu'il en dit. La légende qu'il pourfend est une construction fondée sur l'ignorance des faits, en l'occurrence des textes. Il suffit de citer, liste non limitative, les comptes rendus d'Albert Béguin dans *Esprit*, de Paul Ricoeur dans *Christianisme social*, de Georges Bataille dans *Critique*, de Guy Dumur dans les *Cahiers du sud*, de Thierry Maulnier dans *La Table ronde*, et même de Maurice Nadeau dans *Combat* puis le *Mercure de France*, de Claude Bourdet dans *L'Observateur*[8]. L'arbre des *Temps*

[6] Éric Werner, *De la violence au totalitarisme*, Calmann-Lévy, 1972.

[7] S'il est un auteur qui n'a pas « subi la haine des journalistes », c'est bien Camus. Même avec *L'Homme révolté*.

[8] Georges Bataille, « Le temps de la révolte », *Critique* n° 55, décembre 1951, p. 1019-1027 et n° 56, janvier 1952, p. 29-41 et *Œuvres complètes*, t. XII, Gallimard, 1988, p. 149-169 ; Albert

modernes a caché la forêt d'une critique globalement favorable. Bataille, dans un second temps, apporte à Camus son appui contre Jeanson et Sartre. Les soutiens - non signalés - d'Hannah Arendt, Gustaw Herling, Edgar Morin, Jacques Monod ne sont pas non plus négligeables. *L'Homme révolté* fut et reste un succès de librairie tant en France que dans les pays où il a été traduit.

« On ne lit pas l'œuvre, écrit Onfray, on lit les commentaires de l'œuvre livrés dans la presse, puis on juge à partir de ce travail de désinformation ». Cette affirmation est fausse. On a, au contraire, plus lu l'œuvre que ses commentateurs hostiles, Jean-Jacques Brochier ou Connor Cruise O'Brien. Contre les faits, Onfray fait du *Monde* un journal hostile à Camus alors que, de Pierre-Henri Simon à Bertrand Poirot-Delpech, il y trouva ses plus éloquents avocats. Tout aussi fausses, caricaturales, sont ces deux autres affirmations caractéristiques d'un style et d'une pensée : « Dans un monde intellectuel parisien, autoritaire, montagnard, marxiste, léniniste, Camus, africain, libertaire, girondin, proudhonien, fédéraliste, n'avait aucune chance de se faire entendre ». « La seconde moitié philosophique du XXe siècle a superbement ignoré Albert Camus. Elle bataillait contre un Commandeur qui avait nom Sartre ». C'est une contre-vérité pour la philosophie médiatique comme pour la philosophie universitaire. Certes les Derrida, Deleuze, Foucault, Lyotard et autres stars de la *French Theory*, ont fait silence sur Camus. Faut-il pour autant parler d'*Omertà* ? Ces auteurs, de toute façon, ne se situent pas dans la mouvance sartrienne. Les spécialistes de Sartre à l'Université se trouvent, comme ceux de Camus, dans les départements de littérature française plutôt que dans ceux de philosophie. Il y a des exceptions. Jean-François Mattéi (de l'IUF), Frédéric Worms et Marc Crépon (professeurs à l'École normale supérieure …), André Comte-Sponville (qui enseigna longtemps à Paris 1) ont, dans un passé récent, consacré d'importantes études à Camus qu'ils tiennent pour un philosophe. Quant aux manuels et aux histoires de la philosophie, qu'Onfray appelle officiels, ils font souvent, absurde oblige, leur place au *Mythe de Sisyphe*.

À vouloir en faire d'abord un très grand penseur, à vouloir le doter d'une « philosophie politique claire » et même d'une « épistémologie », ce dont Camus ne s'est jamais targué et pour cause, Onfray est amené à surestimer ses compétences et connaissances. Il écrit : « Marx croit (sic) à l'économie d'abord ; Camus à l'anthropologie, à la psychologie, à l'éthologie, à l'ontologie ». Le second fit ses études universitaires à Alger, pas en Sorbonne. Nietzsche assurément mais aussi et surtout les auteurs de la NRF, dont Gide, Proust et Malraux, y prirent une grande place. Ses essais le situent sur le versant littéraire de la philosophie. Les écrivains, pour lui, comptent plus que les penseurs. Ce n'était pas, écrit Jean Grenier, un « lecteur infatigable »[9]. Une fois ses études terminées, il n'a pas le loisir de se donner un savoir encyclopédique comparable à celui de Sartre. Dostoïevski et Simone Weil entrent dans ses auteurs de référence. L'on n'a pas un état sûr de sa bibliothèque personnelle. Il ne suffit pas qu'il lance le nom d'un auteur pour qu'il soit acquis qu'il ait lu ses livres. Après 1943, il reçoit des nouveautés par Gallimard. Qu'en lit-il ? En tant que lecteur professionnel, il se voit surtout confier des manuscrits littéraires. On aimerait d'ailleurs pouvoir consulter aujourd'hui ses notes. Il s'impose assurément des lectures pour écrire *L'Homme révolté*. Une telle œuvre exigeait du temps et une capacité de travail qu'il n'a pas. C'est un essai, non une somme. Le livre a ses faiblesses. Le chapitre sur le nazisme, par exemple, manque d'appuis historiques. Mais d'autres développements, notamment ceux sur le marxisme et le communisme soviétique, ont bien résisté au passage du temps.

Béguin, « Albert Camus, la révolte et le bonheur », *Esprit*, n° 189, avril 1952, p. 736-746 ; Paul Ricoeur, « *L'Homme révolté* de Camus », *Christianisme social*, mai-juin 1952 et *Lectures 2. La contrée des philosophes*, Seuil, 1992, p. 121-136 ; Claude Bourdet, « Camus et la révolte de Sisyphe », *L'Observateur*, 13 et 20 décembre 1951.

[9] Jean Grenier, *Albert Camus, souvenirs*, Gallimard, 1968, p. 79.

Onfray apporte peu d'analyses nouvelles. Sur Camus nietzschéen de gauche, les travaux ne manquent pas, et d'abord ceux, aisément accessibles et qu'il ignore, de Maurice Weyembergh, autre universitaire[10]. Il y a Nietzsche et le nietzschéisme. Des comparaisons ici eussent été utiles. Car nombreux sont les écrivains qui, de Gide à Montherlant, de Malraux à Drieu la Rochelle, ont été nietzschéens, sans parler du Sartre des *Mouches*. Lui qui voit Nietzsche partout ne le voit pas là où il est, dans la première version de *Caligula*. Il fait du raisonneur Cherea un personnage nietzschéen, alors que c'est Caligula qui incarne le principe dionysiaque. Et il est, comme l'Héliogabale d'Artaud, un anarchiste couronné.

« Camus le païen, l'antichrétien, le nietzschéen, l'hédoniste » est le double d'Onfray, son idéal du moi. Celui-ci lui prête son dogmatisme. Chien de garde de lui-même, il en fait surtout un penseur radical, libertaire ou, dans la conclusion de son livre, post-anarchiste. Pour les années 1930, il s'appuie sur des témoignages recueillis par les biographes, témoignages parfois fragiles ou tardifs. L'oncle Acault est d'abord voltairien et franc-maçon. Une confidence ancienne rapportée par Jean Grenier ne suffit pas à en faire un passeur de l'idée anarchiste. Plus significatif est le fait que ledit Grenier avait fait lire à son élève *La Maison du peuple* de son ami Louis Guilloux. Onfray, pour les années algéroises, ignore la seule source politique avérée de Camus : Robert-Édouard Charlier. C'est un juriste, théoricien du fédéralisme, c'est aussi, horreur, un universitaire. Dans son rapide compte rendu du livre d'Albert Ollivier sur la Commune de Paris, Camus en fait « la première expérience de fédéralisme vrai ». Il note la sympathie de l'auteur pour les idées de Proudhon. Qu'en connaît-il vraiment à l'époque ? Ce ne sont pas les républicains espagnols rencontrés à Oran en 1941 qui lui en ont parlé.

Les amitiés libertaires de Camus sont connues depuis longtemps. Les études ne manquent pas. L'on rappellera celles de Teodosio Vertone, Sylvain Boulouque et Lou Marin. Après la guerre, Nicolas Lazarévitch fait figure de médiateur essentiel. Il ne se contente pas de lui fournir le sujet et les personnages des *Justes*. Il l'introduit dans la mouvance libertaire. Il convient de citer aussi Andrea Caffi et surtout Louis Mercier, deux figures que néglige Onfray. Il fait de même avec Nicola Chiaromonte qui ne se contenta pas de recueillir sa parole en 1948, mais qui le mit en relation avec la gauche américaine, notamment Dwight Mac Donald. Il minimise enfin l'influence de Jean Bloch-Michel, juriste qui fut l'administrateur de *Combat*

Rejeté par certain milieu intellectuel, déçu par le parti socialiste, Camus trouve du réconfort, une convivialité chaleureuse dans de petits cercles libertaires ou syndicalistes révolutionnaires. D'où son compagnonnage avec *Témoins* et *La Révolution prolétarienne*. Si Sanson est un anarchiste, Rosmer et Monatte, venus du communisme, ne le sont pas véritablement. Ces deux publications offrent une tribune et une caution de gauche à Camus. Leur audience et leur influence sont réduites et il le sait. Il y a surtout anarchisme et anarchisme. Le vingtième siècle a réduit l'anarchisme historique à l'état de groupuscules. En Espagne, où il avait constitué un mouvement de masse, ses erreurs, ses pratiques sectaires et la répression stalinienne l'ont laminé. Camus, lecteur de *L'Espoir*, en a pris acte.

Ses lectures prouvées du corpus libertaire, de toute façon, sont assez peu nombreuses. Ses connaissances, qu'on le veuille ou non, sont souvent de seconde main. Une citation dans les *Carnets* ne garantit pas la familiarité avec un auteur. Il est vraisemblable qu'il connaît de Georges Palante ce que lui en ont dit Grenier et Louis Guilloux. Le nom de Proudhon dont le même Guilloux avait édité des morceaux choisis en 1929 apparaît cinq fois dans *L'Homme révolté*. Camus ne manifeste pas vers 1950 une connaissance sûre de ses abondants écrits. Il n'a

[10] Maurice Weyembergh, *Albert Camus ou la mémoire des origines*, De Boeck, 1998.

certainement rien lu d'Élisée Reclus ni de Sébastien Faure. Les pages qu'il a consacrées à Bakounine, enfin, ont été contestées par certains anarchistes. Reste Simone Weil. Il ne l'a jamais rencontrée, mais il a édité ses principaux écrits chez Gallimard dans sa collection « Espoir ». Son parcours et ses écrits l'ont marqué. Elle était une référence à *La Révolution prolétarienne*. Onfray lui fait peu de place. C'est une normalienne et une agrégée de philosophie, mais en rupture de ban. Trop chrétienne sans doute. Et il a décrété que Camus était « antichrétien ».

Camus est un homme de gauche assurément. Qui en doute encore ? La gauche démocratique est sa famille. C'est dans la mouvance socialiste qu'il a trouvé ses plus grands soutiens, dont Roger Quilliot qui fut ministre de François Mitterrand[11]. Le parti socialiste n'a cessé de lui procurer des déceptions. Guy Mollet, l'emporte sur Daniel Mayer en 1946 puis écarte Mendès France en 1956. L'*aggiornamento*, la démarxisation voulues par Camus sont renvoyés aux calendes grecques. La SFIO, à la différence du parti travailliste anglais et des sociaux-démocrates suédois, n'a pas gardé longtemps le pouvoir quand elle l'a conquis. Elle a donc peu de réalisations à son actif. Car ce qui compte, pour Camus, ce n'est pas la philosophie ou l'idéologie d'un parti, ce sont ses réalisations. Son socialisme est réformiste et possibiliste. Pelloutier a plus fait que Guesde pour la classe ouvrière.

La politique ne doit pas être un métier, une carrière, mais un service. Aux partis, Camus préfère les syndicats plus proches de la société réelle. Il apprécie leur pragmatisme et leur refus de tout attendre de l'État. Là est ce qui le distingue des penseurs progressistes que fascine la puissance électorale du PC. Lui-même fut, en tant que journaliste, syndiqué au sortir de la guerre. Ses sympathies, dans les années 1950, vont vers Force ouvrière et la FEN, dont il fréquente des responsables, notamment dans les Groupes de liaisons internationales, mais il n'est pas hostile à la CFTC et c'est une intersyndicale qui est à l'origine du discours de Saint-Étienne. L'idée d'autogestion portée par la CFDT et le PSU dans les années 1970 va dans le sens de ses convictions. Il est enfin un thème sur lequel Onfray significativement fait l'impasse, le soutien sans cesse affirmé de Camus à la construction européenne. La guerre l'a amené à remettre en question l'internationalisme qui avait été le sien quand il était communiste. Sa proposition d'un multilatéralisme mondialiste se heurte la géopolitique de la guerre froide. Le pragmatique en conclut que c'est dans l'Europe démocratique que l'on peut abaisser les frontières et faire reculer les nationalismes.

Dans les années 1950, Camus est hostile à un nouveau Front populaire. Les radicaux, qu'il a bien connus en Algérie, sont, pour lui, liés aux gros intérêts. Les communistes, eux, sont inféodés à l'URSS et il tient leur idéologie pour criminogène. La SFIO enfin conjoint un discours marxiste et une pratique opportuniste. Il s'affirme mendésiste. S'il est une leçon qu'on peut tirer aujourd'hui de ce qu'a écrit Camus sur le sujet, c'est qu'il faut un parti socialiste suffisamment fort, ancré dans la société, pour ne pas dépendre d'alliés incertains. L'union, c'est des surenchères et des compromis. Camus s'était affirmé mendésiste. Onfray, c'est son droit, a soutenu puis lâché Besancenot et plus tard Mélenchon qui sont tout ce qu'on veut sauf libertaires. Mais qu'il ne se prenne pas pour Camus *redivivus*.

Camus s'est voulu écrivain d'abord. Onfray entend le considérer comme un philosophe. Cela le conduit à des lectures superficielles de ses romans et pièces, voire à de simples paraphrases. Il oublie, par exemple, que *Le Premier Homme* est un roman ou, à la rigueur, une autofiction. Jacques Cormery rend visite à M. Bernard, non à Louis Germain. L'enjeu littéraire lui échappe

[11] Une enquête effectuée auprès de personnalités politiques l'avait montré il y a près de trente ans. Voir *Camus et la politique*, L'Harmattan, 1986. C'est dans le Nord, non dans les Bouches-du-Rhône ou les Alpes maritimes que le plus grand nombre de rues portent son nom.

parce qu'il ne l'intéresse pas. Il est vrai que *La Peste* est devenue « un traité d'ontologie phénoménologique non philosophique » et un pamphlet contre Marx et de Maistre[12]. Sa lecture de *Caligula*, on l'a dit, est pauvre : « Caligula contre Cherea. Le liberticide contre le libertaire ». Il en est de même de celles, scolaires, de *L'Étranger* et de *La Peste*.

Camus est un homme de liberté comme Péguy ou Bernanos ou Mauriac qui appartiennent à une autre famille de pensée. Son *éthos* est dreyfusard : Daniel Lindenberg, encore un universitaire, l'a récemment dit[13]. Parce qu'il ne fut pas un intellectuel de guerre froide, il fut dans l'Espagne des années 1950-1970, dans l'Europe soviétisée un maître de liberté. Les grands dissidents, de Soljénitsyne à Milosz en passant par Kertesz, l'ont considéré comme un interlocuteur fraternel. Il fut le passeur de leur quête de la liberté. Les révolutions de velours ont été camusiennes. « La vérité et l'amour doivent vaincre le mensonge et la haine ». Cette formule des dissidents tchèques reprise par Vaclav Havel a fait le tour du monde. Elle pourrait être de Camus. Les Groupes de liaisons internationales préfigurent une ONG. On lit aujourd'hui *La Peste* en Iran comme jadis on le lisait en Espagne ou en Tchécoslovaquie. Les militants des droits de l'homme, un jour ou l'autre, rencontrent Camus. Il ne faut pas l'enfermer dans l'Hexagone. Et Sartre non plus.

Les deux auteurs se sont opposés durement. La querelle de *L'Homme révolté* est un événement de la guerre froide. Elle appartient, de ce fait, à l'histoire. Camus s'est purgé de son ressentiment en écrivant *La Chute* où Clamence synthétise Sartre, Bourdet et lui-même. Il pouvait relancer la querelle à propos de l'Algérie. Il s'est gardé de le faire. Il avait tourné la page. Les deux auteurs ont été amis et même complices avant de s'affronter. « Sartre ne me connaît pas mais son « démontage » est remarquable. Il a compris même mes intentions futures puisqu'il avance que je ne me servirai plus de la technique de *L'Étranger* et il a raison », écrit Camus à une correspondante en 1943. On a changé de millénaire. Il faut penser ensemble, faire dialoguer les œuvres des deux écrivains.

Ce qui est juste dans ce livre bâclé n'est pas neuf. Ce qui se veut neuf est peu fondé. Son dogmatisme, ses outrances et ses à-peu-près le desservent. En faisant de lui le porte-parole de ses idées fixes, Onfray a envoyé à Camus le pavé de l'ours.

Jeanyves Guérin

[12] Camus a certes écrit dans ses *Carnets* que *La Peste* est un pamphlet. Mais c'est dans ses *Carnets* dont Onfray mesure mal le statut et ce sont la municipalité, le préfet et la presse, figurant les institutions pétainistes, qui font les frais de la polémique.

[13] Daniel Lindenberg, « Du « sacerdoce laïque » aux pensées du retour : un siècle d'utopies intellectuelles » in *De Pontigny à Cerisy : des lieux pour penser ensemble*, Hermann, 2011, p. 214-215.